

Terrifiante blancheur

Aujourd'hui, j'écris ces lignes, dans l'espoir que mon histoire ne soit jamais oubliée, jamais ... Pour le bien de tous, pour le bien de l'Humanité. Tu penseras peut-être que j'exagère, que j'en fais trop, que tout ceci provient de mon imagination débordante ; mais non, je t'assure que tout est vrai. Rien n'a été exagéré, rien, mais fais attention, car cette nuit, la nuit est blanche ...

Cela fait maintenant plusieurs mois que l'ambiance du petit village, où j'ai grandi, a changé. L'atmosphère et le paysage, habituellement si joyeux, gais et animés, se sont complètement métamorphosés. Les oiseaux ne chantent plus. Les animaux sauvages de la forêt l'ont désertée, tandis que les animaux domestiques, qui arpentent habituellement les ruelles, ont disparu. Ils ne viennent plus chercher leur nourriture dans nos poubelles, ou même directement à nos portes, pour certains. Nous sommes au beau milieu du printemps ; pourtant, les arbres perdent toutes leurs feuilles. Les fleurs, qui décoraient les allées, se fanent et les graines, que quelques rares s'efforcent de replanter, se refusent à pousser. La Nature est inquiète. Le soleil ne se montre plus. La lune non plus. La température ne dépasse plus jamais les 2°C. Des pluies torrentielles noient les allées poussiéreuses et terreuses, transformant les trottoirs en bouillasses impraticables. Le vent se déchaîne et souffle des tornades glaciales qui parviennent, à peine, à déplacer les lourds nuages gris, qui flottent plus bas que jamais et menacent de nous écraser. Même l'Univers est inquiet.

Plus personne ne met le nez dehors. On ne voit plus rouler la moindre voiture. De toute façon, la signalisation ne fonctionne plus. Les enfants ne sortent plus jouer à l'extérieur. Même l'école n'ouvre plus ses portes. Le capharnaüm, produit par le bruit des intempéries, emplit les moindres recoins de l'espace. Les façades des maisons, autant que celles des lieux publics, sont à l'abandon : les peintures s'effritent, le lierre gagne du terrain, les tuiles tombent. Les affiches des panneaux publicitaires sont toutes déchiquetées, lorsque ce ne sont pas les panneaux qui sont eux-mêmes tombés. Le sol n'est plus entretenu et supporte une quantité impressionnante de détritiques de toutes sortes. Des odeurs nauséabondes flottent dans l'air souillé. Les lampadaires ne s'allument plus. La moitié d'entre eux se sont écroulés en travers des passages. La télévision, la radio, les lignes téléphoniques, Internet ... tout a été coupé. Les commerces ferment tous les uns après les autres. Ne reste qu'une petite boulangerie où personne ne se rend. La ville se meure.

À la maison, mes parents sont de plus en plus fatigués. Je les entends s'agiter la nuit : ils ne dorment presque plus. D'ailleurs, si je le sais, c'est que moi non plus. Une profonde angoisse marque leur visage. Ils chuchotent entre eux : ils ne veulent pas que je les entende, mais je les entends quand même. Ils s'inquiètent. Non. Dire qu'ils s'inquiètent ne serait qu'un euphémisme ; dire qu'ils angoissent serait bien plus juste. Ils parlent de déménager mais, à ce que je comprends, parmi les bribes de phrases que j'arrive à espionner, ce n'est pas possible. Ils disent que la ville est fermée. Tu te demandes comment on peut fermer une ville ? C'est simple : avec de gros blocs de béton. Mes parents ont raison : je suis allée vérifier et des dizaines, des centaines de gros parpaings gris, véritable muraille chinoise infranchissable, encerclent *Benhir City* et obstruent le peu de paysage qu'il reste autour du village. Mes parents ne sont pas les seuls à s'alarmer. Tout le monde s'agite. Plusieurs familles sont déjà parties. Une nuit, je les ai vues par le velux de ma chambre : elles ont quitté leur maison à pied, avec à peine de quoi remplir une valise, et ont fait route vers l'entrée de la ville. Je ne les ai jamais revues. Tu te demandes ce qui a bien pu leur arriver ? Moi aussi. Ici, personne ne le sait. Les adultes nous répètent, hésitants, qu'ils ont franchi les parpaings sans difficulté, parce que ce ne sont pas vraiment des barrières. Moi, je n'en crois pas un traître mot. Je n'en sais pas plus,

mais je suis sûre et certaine que ces murs forment une prison ; or, personne ne sort de prison sans qu'on ne l'y ait autorisé ...

Ma petite sœur ne comprend pas. Elle ne peut pas comprendre. Je m'arrange pour qu'elle dorme du mieux possible et je m'assure qu'elle ne saisisse jamais aucune des conversations de nos parents. Je la diverte comme je le peux, avec les faibles distractions qu'il me reste à lui proposer. Je m'efforce, pour elle, de faire comme si de rien n'était ; mais, la vérité, c'est que, moi aussi, je me fais un sang d'encre. Que se passe-t-il ? Pourquoi sommes-nous parqués comme des bêtes ? La ville est presque morte : quelle est la prochaine étape ? Que va-t-il nous arriver si plus rien ne passe ce mur terrifiant ? Comment allons-nous survivre ? Je n'ai personne à qui poser ces questions. Elles tournent dans ma tête, d'autant plus que je n'ai plus rien à faire pour m'occuper et me changer les idées.

Ma mère m'appelle pour le repas. Je descends, Auriane sur mes talons. Elle a faim, mais lorsque ses yeux se posent sur la sempiternelle boîte de conserve, je vois l'expression de son visage changer du tout au tout. Je la comprends : moi non plus, je n'en peux plus, mais nous n'avons pas le choix ... C'est tout ce qu'il nous reste à manger depuis des mois. Nous nous asseyons donc, chacune à nos places, et mangeons l'assiette servie sans faire aucun commentaire. Tout le monde garde le silence, les yeux fixés sur la nourriture. Il faut dire qu'au bout d'un certain temps, enfermés tous ensemble, il n'y a plus aucun sujet qui n'ait déjà été abordé. Pas de dessert. Chacun regagne sa chambre et se prépare à dormir.

Au moment de me glisser sous ma couette, je remarque une lueur étrange au dehors. Je suis curieuse. Je jette un œil à l'extérieur. Je ne comprends pas immédiatement ce qui m'a intrigué. Il me faut quelques instants pour réaliser que, cette nuit, et pour la première fois depuis des mois, une pleine lune brille haut dans le ciel. D'un blanc si pur sur le ciel d'un noir d'encre, elle éclaire la nuit de sa blancheur. Comme une déclaration officielle, je me parle à moi-même : j'ai besoin de formuler et de mettre des mots sur ce si rare phénomène. Attention tout le monde, cette nuit, la nuit est blanche. Le temps que je m'interroge sur le pourquoi du comment, autre chose m'interpelle : je n'entends plus le vent. Un silence de plomb s'est abattu sur la ville. Tout cela est tout sauf normal. Il se passe quelque chose.

Je me dirige vers la chambre de mes parents pour leur faire part de mes réflexions, quand soudain, l'équilibre auquel je m'étais habituée vole en éclats. La maison se met à trembler si violemment que mon armoire blafarde se renverse. Auriane panique dans sa chambre : je perçois ses cris malgré le vacarme assourdissant des effondrements. Je veux la rejoindre au plus vite, mais je trébuche, titube, manque de tomber, me rattrape de justesse à une étagère immaculée qui bascule et me cogne la tête. Une migraine terrible s'empare de mon cerveau. Mon crâne va exploser, mais je regagne ma porte ivoire et passe dans la chambre de ma sœur. Elle est recroquevillée dans un coin de son lit, la couette crème remontée jusqu'aux yeux. Elle pleure à chaudes larmes. Elle a si peur. Elle est si fragile. Mon cœur se serre et je la prends dans mes bras. C'est à moi de l'aider. Il faut que je me reprenne. Je respire un bon coup. Ce n'était pas une bonne idée : je n'ai réussi qu'à m'étouffer un peu plus, à cause de la quantité phénoménale de poussière dans l'air saturé. Je lui dis qu'il faut sortir, et vite : la maison va s'effondrer. Des morceaux de plafonds blancs se détachent déjà autour de nous, les meubles livides ne tiennent plus debout, la fenêtre incolore explose. Auriane, tétanisée, ne réagit pas, alors je la soulève et la mets sur mon dos. Mon mal de tête lancinant ne m'empêchera pas de l'évacuer. Je cours vers l'escalier laiteux et descends les marches quatre à quatre avant qu'il ne tombe en ruine lui aussi. Nous passons la porte sans nouvelle attaque de mobilier, mais nous ne croisons ni papa ni maman. Ils doivent être déjà sortis.

Dehors, c'est un paysage d'apocalypse qui me coupe le souffle. Toute la rue est dans le même cas que notre maison. La terre tremble toujours de plus en plus fort. Il ne reste quasiment plus un mur en état. Dans la rue noire de monde, c'est la pagaille, la cohue, la débandade, la panique générale. Tous les habitants sortis, à peu près, indemnes de leur maison crient, pleurent, appellent à l'aide et se précipitent, sans but, comme des poulets sans tête. Sauve-qui-peut. Je t'assure que c'est tout ce à quoi on arrive à penser, dans un moment pareil. Je les comprends. Si Auriane ne s'agrippait pas à mon dos, j'aurais très certainement fait la même chose. De pauvres enfants abandonnés errent, perdus, sûrement à la recherche d'un visage familier. Mon cœur se serre encore un peu plus et je détourne le regard. C'est alors que je remarque un phénomène étrange. Ça n'en fait qu'un de plus, me diras-tu. (J'ai eu envie visuellement de faire plus de paragraphes ; je me dis aussi que tu pourrais faire un peu plus de références au blanc dans tes descriptions, pourquoi pas pour les meubles)

De menaçantes volutes d'un dense brouillard blanc flottent à environ un mètre du sol, s'enroulent autour des bâtiments, slaloment entre les véhicules stationnés et n'hésitent pas à englober chaque homme, chaque femme, chaque enfant qu'elles trouvent sur leur chemin. Aussitôt, ceux-ci arrêtent de courir, se plient en deux et se mettent à tousser si fort qu'on croirait les voir cracher leurs poumons. Certains commencent même à vomir leurs tripes, pendant que d'autres rendent déjà leur dernier soupir. Les bruits et les odeurs de la rue se mélangent ; je ferme les yeux avant de vomir moi aussi. Ce brouillard est en train de détruire la ville. Si ça continue, il va tous nous exterminer. Plus de cadavres que de personnes en vie surpeuplent déjà le macadam. D'où ce fléau peut-il bien provenir ? Est-ce quelqu'un qui nous déteste tellement qu'il ne souhaite, pour nous, que le malheur, la peur, la souffrance et la mort ? Est-ce cette personne qui est à l'origine de notre détention ? Je n'en sais pas plus que toi. La brume blanchit la nuit ; attention tout le monde, cette nuit, la nuit est blanche.

Une idée se fraye un chemin et prend forme parmi mon esprit embrouillé. Si je suis certaine d'une chose, c'est qu'il ne faut pas rester ici. Je m'avance sur le trottoir et commence à le remonter en quête de nos parents, Auriane se serrant toujours fermement contre mon dos. Je la sens frémir, mais je continue, en prenant soin de la secouer le moins possible, et avant tout, en évitant de croiser cette affreuse brume. Un seul problème : celle-ci s'est considérablement développée et emplit maintenant tout l'espace. Il m'est impossible de la contourner. Elle fond sur moi et je me sens immédiatement faible et nauséuse. Quelqu'un nous percute de plein fouet, nous bousculant violemment. Auriane me lâche. Je me retourne pour la rattraper, mais c'est trop tard : je distingue son petit corps replié sur lui-même emporté par la foule. Je hurle, mais elle est déjà sortie de mon champ de vision. Elle ne pourrait pas m'entendre de toute manière.

La panique et le désespoir s'emparent de moi toute entière. Malgré la pleine lune brillant très haut dans le ciel, la nuit, aussi blanche soit-elle, envahit mon champ de vision, l'emplissant de noir et de petites étoiles. Je me sens mal. Je n'arrive plus à respirer. Ma tête tourne. Je m'écroule. Je tousse, tousse et tousse encore à m'en arracher la gorge. Toutes les horribles odeurs se mélangent de plus belle. Elles emplissent mes narines. Une terrible envie de vomir me prend aux tripes à mon tour. Les râles des agonisants se font plus fracassants. Ils remplissent mes oreilles. J'ai mal au crâne. Je saigne. Je ne me rappelle pas m'être blessée pourtant. Je presse ma main sur mon abdomen, mais le sang coule entre mes doigts. Je me lève péniblement. Je ne peux pas rester là. Il faut que je retrouve ma petite sœur, que je l'aide. Elle est toute seule dans cet enfer. Elle compte sur moi. Elle a besoin de moi. Il faut que je l'aide. Il le faut. Je me lève péniblement. J'avance. Ou plutôt je titube. Un pied, puis l'autre, puis de nouveau ce premier pied. Le monde tourne. Les immeubles bougent. Ils fondent sur moi, vont m'écraser. Le sol tremble. Je trébuche. Une douleur insoutenable se saisit de

mon corps. J'ai la terrible impression que tous mes os viennent de se briser en mille morceaux. Je vomis. J'ai mal. J'ai si mal. Je me recroqueville. On me tombe dessus. Je tente de me dégager. Je ne peux pas bouger. Je ne peux plus. Je n'en peux plus. Je ne parviens pas à le repousser. Il m'écrase. J'étouffe. Je suffoque. Je vomis. Je m'étrangle. De terribles spasmes me secouent. Et puis, brusquement ...

« Mathilde ! Mathilde ! »

J'émerge doucement ; quelqu'un m'appelle Une fois, deux fois ... Cette voix se rapproche de plus en plus. Elle est là, à côté de moi, juste à côté. Ses lèvres frôlent mon oreille.

« Mathilde. C'est l'heure de se réveiller. Ça fait déjà trois fois que je t'appelle, tu vas finir par être en retard au lycée. Mathilde ! Ne me dis pas que tu as encore passé la nuit à lire ?! Oh, et puis après tout, c'est ton problème, une nuit blanche de plus ou de moins ... »

Je me redresse doucement. Ma mère quitte ma chambre. Je m'étire, positionne mon marque-page et à contrecœur, je descends me préparer, la tête ailleurs et l'esprit accaparé par ce que je viens de lire.

(2392 mots)